

aux Anglais une prospérité continue? Quand elle leur serait assurée, ne serait-elle pas trop payée par la perte d'une tranquillité dont ils ne jouiraient jamais, et trop punie par les alarmes d'une jalousie qui tiendrait leurs yeux inquiets perpétuellement ouverts sur les mouvemens les plus légers des autres puissances? Est-il bien glorieux, est-il bien doux, est-il bien avantageux et bien sûr à un peuple de régner au milieu des autres peuples, comme un sultan au milieu de ses esclaves? Un accroissement dangereux de la haine au dehors est-il suffisamment compensé par le corrupteur accroissement de l'opulence au dedans? Anglais, l'avidité n'a point de terme, et la patience a le sien, presque toujours funeste à celui qui la pousse à bout; mais la passion du commerce est si forte en vous, qu'elle a subjugué jusqu'à vos philosophes. Le célèbre Boyle disait qu'il était bon de prêcher l'évangile aux sauvages, parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce serait un grand bien pour les manufactures anglaises.

xv.
C'est de
l'Amérique
que sortit la
guerre
de 1755.

Un tel système, que la nation n'a guère perdu de vue, se manifesta en 1755 avec moins de précaution qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. La culture des colonies françaises, dont l'accroissement rapide étonnait tous les esprits attentifs, réveilla la jalousie anglaise. Cependant cette passion, honteuse de se montrer, se couvrit quelque temps

des ombres du mystère; et un peuple, assez fier ou assez modeste pour appeler les négociations *l'artillerie de ses ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruses de la politique la plus insidieuse.

La France, effrayée du désordre de ses finances, intimidée par le petit nombre de ses vaisseaux et l'inexpérience de ses amiraux, séduite par l'amour de l'oisiveté, du plaisir et de la paix, secondait les efforts qu'on faisait pour l'amuser. En vain quelques hommes éclairés répétaient sans cesse que la Grande-Bretagne voulait la guerre, qu'elle devait la vouloir, qu'elle était forcée de la faire, avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande. Ces inquiétudes paraissaient absurdes dans un pays où l'on n'avait fait jusqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avait mis des entraves de toutes les espèces, où on l'avait continuellement sacrifié à la finance, où on ne lui avait jamais accordé une protection sérieuse, où l'on ignorait peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devait à la nature un sol excellent; au hasard, de riches colonies; à sa sensibilité vive et souple, le goût de tous les arts qui varient et multiplient les jouissances; à ses conquêtes, à sa gloire littéraire, à la dispersion même des protestans qu'elle avait eu le malheur de perdre, le désir qu'on avait de l'imiter: cette nation qui serait trop heureuse, si

on lui permettait de l'être, ne voulait pas voir qu'elle pouvait perdre quelque chose de ses avantages, et se prêtait sans réflexion aux artifices qu'on employait pour l'endormir. Lorsque l'Angleterre crut que la dissimulation ne lui était plus nécessaire, elle commença les hostilités, sans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui sont en usage chez les peuples civilisés.

Ce peuple, réputé si fier, si humain, si sage, réfléchit-il à ce qu'il faisait ? Il réduisait les conventions les plus sacrées des nations entre elles aux leurre d'une perfidie politique ; il les affranchissait du lien commun, en foulant aux pieds la chimère du droit des gens. Vit-il qu'il n'y avait plus qu'un état, celui de la guerre ; que la paix n'était qu'un temps d'alarmes, qu'il ne régnait plus sur le globe qu'une fausse et trompeuse sécurité ; que les souverains devenaient autant de loups, prêts à s'entre-dévorer ; que l'empire de la discorde s'établissait sans limites ; que les plus cruelles et les plus justes représailles étaient autorisées, et qu'il n'était plus permis de déposer les armes ? alors il y eut un semi-Thémistocle dans le ministère ; mais il n'y eut pas un Aristide dans toute la Grande-Bretagne, puisque loin de s'écrier à l'exemple de ces Athéniens qui n'étaient pas les hommes les plus scrupuleux d'entre les Grecs : *La chose est utile, mais elle n'est pas honnête, qu'on ne nous en parle pas*, les Anglais se félicitèrent d'une infamie contre

laquelle toutes les voix de l'Europe s'élevèrent avec indignation. L'hostilité, sans déclaration de guerre, lors même qu'il n'y a point de traités de paix, est un procédé de barbares. L'hostilité, contre la foi des traités, mais précédée d'une déclaration de guerre, de quelque prétexte qu'elle ait été palliée, serait d'une injustice révoltante, si l'usage n'en avait été fréquent, et si presque toutes les puissances n'en avaient à rougir. L'hostilité, sans déclaration de guerre, contre un peuple voisin qui sommeille tranquillement sur la foi des traités, le droit des gens, un commerce réciproque de bienveillance, des mœurs civilisées, le même Dieu, le même culte, le séjour et la protection de ses citoyens dans la contrée ennemie, le séjour et la protection des citoyens de l'ennemi secret dans la sienne, est un crime qui serait traité entre les sociétés, comme l'assassinat sur les grandes routes, dans chacune d'elles ; et contre lequel, s'il y avait un code exprès, comme il y en a un tacite, formé et souscrit entre toutes les nations, on lirait : QU'ON SE RÉUNISSE CONTRE LE TRAITRE, ET QU'IL SOIT EXTERMINÉ DE DESSUS LA SURFACE DE LA TERRE. Celui qui le commet, jaloux sans frein et sans pudeur de son intérêt, montre qu'il est sans équité, sans honneur ; qu'il méprise également et le jugement du présent et le blâme de l'avenir ; et qu'il tient plus à son existence entre les nations qu'à son rôle dans leur histoire. S'il est le plus fort, c'est

un lâche tyran; c'est un lion qui s'abaisse au rôle abject du renard. S'il est le plus faible et qu'il craigne pour lui-même, il en est peut-être moins odieux, mais il n'en est pas moins lâche. Combien l'usage du peuple romain est plus noble! combien il a d'autres avantages! Ouvrons, comme lui, les portes de nos temples; qu'un ambassadeur se transporte sur la frontière ennemie et qu'il y secoue la guerre du pan de sa robe, au son de la trompette du héraut qui l'accompagnera. N'égorgeons point un ennemi qui dort. Si nous plongeons notre main dans le sang de celui qui se croit notre ami, la tache ne s'en effacera jamais. Macbeth du poëte sera son image.

Quand même la déclaration de guerre ne serait qu'une vaine cérémonie entre des nations qui, peut-être, ne se doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger, on ne peut s'empêcher de voir que le ministère britannique faisait plus que soupçonner le vice de sa conduite. La timidité de ses démarches, l'embarras de ses opérations, les variations de ses défenses justificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction si scandaleuse par le parlement, cent autres choses, décelaient une conscience coupable. Si, dans ces faibles administrateurs d'une grande puissance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auraient formé le plan le plus vaste. En faisant illégalement attaquer les vaisseaux français

sur les côtes de l'Amérique septentrionale, ils auraient donné le même ordre pour toutes les mers du monde: la destruction du seul pouvoir qui fût en état de faire quelque résistance, était la suite nécessaire d'une combinaison si forte. Sa chute aurait effrayé les autres nations, et le pavillon anglais n'aurait eu qu'à se montrer pour donner des lois par tout l'univers; un succès brillant et décisif aurait dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'aurait justifiée aux yeux de la politique, et les cris de l'ignorance et de l'ambition auraient étouffé la voix des sages.

Une conduite faible, mais toujours injuste, produisit des effets contraires. Le conseil de Georges II fut haï et méprisé de toute l'Europe. Les événemens secondèrent ces sentimens. La France, quoique surprise, fut victorieuse dans le Canada, remporta sur mer un avantage considérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi sentit alors ce que les bons esprits disaient depuis long-temps, même en Angleterre, que les Français avaient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes; qu'ils réunissaient des vertus et des vices, des traits de faiblesse et de force qui avaient toujours été jugés incompatibles; qu'ils étaient efféminés, mais braves; également amoureux du plaisir et de l'honneur; sérieux dans la bagatelle et enjoués dans les choses graves; toujours prêts à la guerre et prompts dans l'attaque; en un mot, des enfans,

xvi.
Les commens-
cemens
de la guerre
furent
funestes à
l'Angleterre.

comme les Athéniens, se laissant agiter et passionner pour des intérêts vrais ou faux; aimant à entreprendre et à marcher, quels que soient leurs guides, et se consolant de toutes leurs disgrâces, par le moindre succès. L'esprit anglais qui, suivant le mot si trivial et si énergique de Swif, *est toujours à la cave ou au grenier*, et qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avait injustement méprisée. Le découragement prit la place de la présomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avait mise dans son opulence, abaissée par l'introduction des troupes étrangères, par le caractère moral et l'incapacité de ceux qui la gouvernaient; affaiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent ses forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre: la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémissait également des malheurs qu'elle venait d'éprouver et de ceux qu'elle prévoyait, sans s'occuper du soin de venger les uns, ni d'écarter les autres. Tout le zèle pour la défense commune, se bornait à des subsides immenses. On paraissait ignorer que le lâche est plutôt prêt que le brave à ouvrir sa bourse pour éloigner le péril; et que dans la crise où l'on se trouvait, il ne s'agissait pas de savoir qui paierait, mais qui combattrait.

Les Français, de leur côté, furent éblouis

de quelques succès qui ne décidaient de rien. Prenant l'étourdissement de leur ennemi pour une démonstration de sa faiblesse, ils s'engagèrent plus que leur situation ne le permettait, dans les troubles qui commençaient à diviser l'Allemagne.

Un système qui devait les couvrir de honte s'il ne réussissait pas, et ruiner leur puissance, s'il réussissait, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier que quelques mois auparavant, ils avaient applaudi au politique lumineux et ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques ministres voulaient commencer en désespérant de soutenir la guerre de mer, avait dit avec la chaleur et l'assurance du génie: *Messieurs, partons tous tant que nous sommes dans le conseil, et la torche à la main, allons brûler nos vaisseaux, s'ils ne servent qu'à nous faire insulter et non à nous défendre.* Cet aveuglement politique les jeta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajoutèrent des fautes militaires. Les intrigues de cour présidèrent à la conduite des armées. Un changement continu de généraux entraîna une suite de disgrâces. Ce peuple léger et superficiel ne vit pas qu'en supposant, ce qui était impossible, que tous ceux qu'il chargeait successivement de diriger les opérations guerrières eussent du talent, ils ne pouvaient lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme supérieur. Ses malheurs

ne changèrent rien à sa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

Pendant que les Français prenaient ainsi le change, le peuple Anglais, passant du découragement à la fureur, proscrivait un ministère justement décrié, et plaçait à la tête des affaires un homme également ennemi des résolutions faibles, de la prérogative royale et de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet esprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il se trouva tel que les circonstances l'exigeaient. Guillaume Pitt avait la passion des grandes choses, une éloquence sûre d'entraîner les esprits, le caractère entreprenant et ferme. Il avait l'ambition d'élever sa patrie au-dessus de tout, et de s'élever avec elle. Son enthousiasme transporta une nation, qu'au défaut de son climat, sa liberté passionnera toujours. On saisit un amiral, qui avait laissé prendre l'île de Minorque; on le jette dans les fers, on l'accuse, on le juge, on le condamne. Ni son rang, ni ses talens, ni sa famille, ni ses amis, ne peuvent le sauver de la sévérité de la loi. Le mât de son vaisseau lui sert d'échafaud. L'Europe entière, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration et d'effroi. On se crut ramené au temps des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçait d'une manière terrible à ceux qui servaient la nation, le sort qui les attendait, s'ils

trahissaient la confiance qu'on avait en eux. Il n'y en eut aucun qui ne se dit, au fond de son cœur, dans le moment du combat : C'est ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du supplice. Ainsi, le sang d'un homme accusé de lâcheté, devint un germe d'héroïsme.

A ce ressort de crainte fait pour vaincre la peur, se joignit un encouragement qui annonçait le rétablissement de l'esprit public. La dissipation, le plaisir, le désœuvrement, souvent le crime et la corruption des mœurs forment des liaisons vives et fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglais se communiquent moins, vivent moins ensemble, ont moins, si l'on veut, le goût de la société que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les rassemble. Ils n'ont alors qu'une âme; toutes les conditions, tous les partis, toutes les sectes, concourent à son succès, avec une générosité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à soi. Et en effet, pourquoi s'occuperait-on de la gloire d'une nation, lorsqu'on ne peut se promettre de ses sacrifices qu'un accroissement de misère? lorsque les victoires et les défaites sont également funestes; les victoires par des impôts qui les préparent, les défaites par des impôts qui les réparent. Sans un reste d'honneur qui subsiste au fond des âmes, malgré tous les efforts qu'on emploie pour l'étouffer, et qui montre que sous les vexations

de toute espèce, le peuple ne perd pas toute sensibilité à l'avilissement national, il s'affligerait également des succès et des revers. Que le souverain soit victorieux ou vaincu; qu'il acquière ou qu'il perde une province, que le commerce tombe ou prospère, en sera-t-il traité avec moins de dureté? L'ardeur des Anglais est surtout remarquable, lorsque la nation a une confiance entière dans le ministre qui est à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement, il se forma une société de marine qui, ne voyant pas assez d'empressement pour servir sur la flotte, et n'approuvant pas l'usage d'y forcer les citoyens, invita, dans la classe indigente du peuple, les enfans des trois royaumes à se faire mousses, et les pères à embrasser la profession de matelot. Elle se chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étaient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui était nécessaire pour naviguer sagement. Le roi, touché de ce trait de patriotisme, donna 22,500 livrés, le prince de Galles 9,000 livres, la princesse sa mère 4,500 livres. Les acteurs des différens spectacles, dont cette nation philosophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouèrent leurs meilleures pièces pour augmenter ces fonds respectables. Jamais on n'avait vu un si grand concours au théâtre. Cent de ces mousses, cent de ces matelots, habillés par un zèle vraiment sa-

cré, ornaient l'enceinte de la scène, et cette décoration valait bien celles des lustres, des dentelles et des diamans.

Ce dévouement public au service de la patrie, échauffa les esprits. Tous les Anglais se crurent d'autres hommes. Ils portèrent le ravage sur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent sur toutes les mers; ils interceptèrent sa navigation; ils tinrent toutes ses forces en échec dans la Westphalie; ils le chassèrent de l'Amérique septentrionale, de l'Afrique et des grandes Indes. Jusqu'au ministère de M. Pitt, toutes les entreprises de sa nation dans les contrées éloignées avaient eu et dû avoir une issue funeste, parce qu'elles avaient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets si sages et si utiles; il fit ses préparatifs avec tant de prévoyance et de célérité; il combina si juste la fin avec les moyens; il choisit si bien les depositaires de sa confiance; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre et celles de mer; il éleva si haut le cœur anglais, que son administration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son âme, plus haute encore, lui fit mépriser les vains discours des esprits timides, qui blâmaient ce qu'on nommait ses dissipations. Il répétait après Philippe, père d'Alexandre, *que l'on devait acheter la victoire par l'argent, et non conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite et ces maximes, M. Pitt avait toujours et partout triomphé des Français.

xvii.
Les Anglais
sortirent
de leur
léthargie,
et
s'emparèrent
des îles
françaises
et
espagnoles.
Quel fut
l'auteur de
leurs succès?